



Humanitaire

Enjeux, pratiques, débats

18 | Printemps 2008
Zoé l'équation fatale

De l'impossibilité d'une fiction humanitaire ?

Laurent Bucchini, *La méprise humanitaire*, Editions de santé (collection Humanité), Paris, 2007 Pierre Brunet, Barnum, Calmann-Lévy, Paris, 2006

Denis Maillard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/humanitaire/239>

ISBN : 978-2-918362-36-4

ISSN : 2105-2522

Éditeur

Médecins du Monde

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2008

ISSN : 1624-4184

Référence électronique

Denis Maillard, « De l'impossibilité d'une fiction humanitaire ? », *Humanitaire* [En ligne], 18 | Printemps 2008, mis en ligne le 12 octobre 2009, consulté le 06 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/humanitaire/239>

Ce document a été généré automatiquement le 6 mai 2019.

© Tous droits réservés

De l'impossibilité d'une fiction humanitaire ?

Laurent Bucchini, *La méprise humanitaire*, Editions de santé (collection Humanité), Paris, 2007 Pierre Brunet, Barnum, Calmann-Lévy, Paris, 2006

Denis Maillard

RÉFÉRENCE

Laurent Bucchini, *La méprise humanitaire*, Editions de santé (collection Humanité), Paris, 2007

Pierre Brunet, *Barnum*, Calmann-Lévy, Paris, 2006

- 1 On n'écrit pas de bonne littérature avec de bons sentiments. Le propos est convenu, mais il reste opérant. Qu'en est-il alors de ces romans dont le sujet est l'action humanitaire et le héros un expatrié forcément confis, au départ, dans une sorte de bonne conscience ? Le thème est séduisant et les gens du terrain racontent à leur retour tant d'anecdotes dépassant la réalité qu'il n'y a parfois qu'un pas du témoignage à la fiction. Jean-Christophe Rufin a été l'un des premiers à se lancer un tel défi avec *LES CAUSES perdues*, son premier roman. Outre des qualités d'écriture, le résultat nous avait laissé sur notre faim comme bon nombre de fictions du même genre en littérature ou au cinéma. La raison en est simple : l'humanitaire est paradoxalement moins une aventure collective et historique qu'une aventure individuelle. Quand bien même, l'action humanitaire se déploie sur les lieux où se forge l'Histoire, elle n'en demeure qu'en périphérie et arrive pour ainsi dire trop tard. Elle n'écrit pas cette Histoire dont les volontaires hument le parfum sans l'inventer eux-mêmes. On pourrait presque retourner mot à mot la phrase de Marx et proclamer : les volontaires humanitaires ne font pas l'Histoire mais savent l'Histoire qui se fait autour d'eux...
- 2 C'est là tout le problème du passage à la fiction : Don Quichotte, Candide, le Prince André ou Bardamu, pour prendre des héros célèbres, avaient besoin du monde, des voyages et notamment de l'expérience intime de la guerre pour changer et acquérir un point de vue

différent sur la vie et sur eux-mêmes. Mais l'humanitaire est cet héroïsme d'un monde sans héros. Ses personnages de fiction n'ont, alors, pas fondamentalement besoin du détour par l'action de terrain pour évoluer. L'aventure est avant tout intérieure et le voyage n'arrive jamais au bout de la nuit ; tout juste au bout de leur propre nuit. C'est le cas, encore une fois, avec *Barnum* de Pierre Brunet et *La méprise humanitaire* de Laurent Bucchini. Ces deux romans décrivent à peu près la même histoire : un jeune homme (logisticien dans un cas, médecin dans l'autre) s'engage comme volontaire humanitaire. Pour Pierre Brunet, la motivation est à l'origine romantique puisqu'il s'agit pour son héros de tenter de vivre les vers de Rimbaud : « Boire des liqueurs fortes comme du métal bouillant » (p. 43). Le médecin de Laurent Bucchini est plus égotiste : c'est le besoin et la perspective d'être fêté à son retour tel un héros et le regard d'ores et déjà approbateur des autres qui le poussent à s'expatrier. Pour l'un comme pour l'autre, il n'en sera évidemment rien. C'est leur intime vérité, comme on parle d'intime conviction, qu'ils trouveront au bout du roman. C'est-à-dire une réalité indémontrable mais puissante au point d'infléchir leur vie sans leur permettre d'en discuter. Après les camps du Rwanda et le siège de Sarajevo, le logisticien de Brunet s'installe avec sa nouvelle compagne au Congo pour venir en aide aux orphelins laissés pour compte du « barnum » humanitaire ; le médecin de Bucchini s'installe définitivement lui aussi au Congo comme simple médecin de brousse après avoir assisté au début du génocide rwandais et hésité, pour l'amour d'une belle Tutsie, à s'engager aux côtés du FPR.

- 3 Si ces deux romans offrent une vision désenchantée de l'action humanitaire pour se concentrer sur la vérité de la vie humaine, à savoir la solidarité modeste et concrète avec autrui, *La méprise humanitaire* de Laurent Bucchini nous semble aller le plus loin dans ce désenchantement et cerner, de cette manière, l'impossibilité d'une fiction humanitaire. Laurent Bucchini écrit, en effet, une sorte de fable voltairienne. Son médecin, Marc, ressemble à un Candide humanitaire pour qui le professeur Panglos serait incarné par l'Occident tout entier mû par une bonne conscience compassionnelle ; et le principe de raison suffisante, tant moqué par Voltaire, serait mis en œuvre par de jeunes médecins arrogants comme celui-là qui « en quittant la France avait volontairement compromis son avenir à l'hôpital. Ce choix semblait lui ouvrir des droits sans limites et l'autoriser à porter des jugements sans appel. Il s'enflammait et s'indignait constamment sans jamais douter du bien-fondé de ce qu'il entreprenait » (p. 242). Au cours de son périple, Marc va de déconvenues en déceptions : il s'aperçoit pour commencer que l'humanitaire regorge de types étranges habités par des motivations auxquelles il ne s'attendait guère : « Il doit y avoir autant de raison de s'expatrier que de volontaires humanitaires. Certains partent pour tromper leur ennui ou pour fuir des problèmes personnels. D'autres, pour se prouver quelque chose ou par simple goût de l'aventure, voire du risque (...). Il existe tellement de motifs pour vouloir échapper à son quotidien » (p. 38). Marc n'arrive pas ensuite à faire le choix d'un engagement radical lorsqu'ayant fait libérer la femme qu'il croit aimer, celle-ci lui propose de prendre le maquis aux côtés des rebelles du FPR. A son retour en France, il est décalé et s'ennuie. Il décide finalement de retourner au Rwanda avant de s'installer définitivement aux côtés d'un instituteur congolais auprès de qui il va exercer une médecine simple et modeste dans un village de brousse. « Il faut cultiver son jardin » semble conclure Laurent Bucchini, à la manière d'un Voltaire contemporain pour qui seuls le malheur et la souffrance des autres nous permettraient d'éprouver notre humanité.

- 4 Une fois le livre refermé, on ne peut toutefois pas s'empêcher de se demander si nous avons réellement assisté à une *méprise humanitaire* ou si la méprise ne peut être qu'humanitaire. Pour comprendre ce point, il est nécessaire d'en revenir à ce passage du livre où Marc prend la fuite avec une jeune Rwandaise tutsie dont il est amoureux et qu'il a fait libérer avant de gagner le Congo en sa compagnie et celle d'un groupe de rebelles armés. Marc ne voyait sa bien aimée qu'en victime. Or, à peine libérée, celle-ci abat froidement un milicien hutu fait prisonnier et propose à Marc de rejoindre les rangs du FPR comme médecin. Il comprend alors que « s'engager, c'est épouser une cause et donc prendre le risque de se fourvoyer. En travaillant dans les organismes caritatifs, tellement soucieux de leur image, tu ne prends pas parti » (p. 128). C'est ici que le livre hésite comme le héros : soit Marc prend les armes et il entre alors dans l'Histoire ; soit il reste en lisière dans une aventure personnelle qui ne peut être qu'une aventure humanitaire, menée au sein d'une ONG ou de manière individuelle. S'il y a méprise, ce n'est que sur le sens de l'engagement : faire de l'humanitaire, c'est ne s'engager à rien finalement ; ne rien promettre à personne qu'à soi-même. C'est en ce sens aussi qu'il nous semble que l'humanitaire est moins affaire de romans que de récits, de témoignage ou tout simplement tremplin vers d'autres romans comme l'exemple de Jonathan Littel l'atteste. Comme volontaire humanitaire, Littel est resté aux marges de l'histoire, cantonné au purgatoire. C'est comme romancier d'une autre histoire que de la sienne propre qu'il est entré en enfer et a enfin pris l'Histoire à bras le corps.
-

INDEX

Mots-clés : Action humanitaire, Fiction

AUTEURS

DENIS MAILLARD

Membre du Comité de rédaction d'Humanitaire